

Cri du jeune goéland
argenté le matin

© cycle été de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

cjeanney

cri du jeune goéland argenté le matin

Instructions préalables 7
Votre titre premier chapitre 9
Votre titre deuxième chapitre 10
Votre titre troisième chapitre 11
Votre titre pour le quatrième chapitre 12

1. AINSI
2. UNE
3. ÊTRE
4. RÉVEIL
5. ELLE (1)
6. SOUVENIR
7. LE JOUR
8. SI
9. AUCUNE
10. LES COULEURS
11. LE CRI
12. ET DU CORPS
13. LES LIGNES
14. DANS
15. LONGTEMPS
16. IMPOSSIBLES
17. RÉVERSIBLE

18. RUE
19. IL
20. LA NOUVELLE
21. C'ÉTAIT
22. À L'ENTRÉE
23. CELLE
24. ELLE (2)
25. LES
26. LE

AINSI, l'histoire du chien qui offre son ventre à la caresse en signe de confiance et de soumission, car c'est la partie la plus fragile de son corps, n'est pas réellement transposable à l'humain, aux doigts fragiles, aux ongles fragiles, aux yeux fragiles. Chez lui c'est tout le corps, joues bras et lèvres, qui est fragile, sans crocs, sans dard et sans venin. Pour l'entraver on enserre ses poignets, ses chevilles. Son cou ne possède pas de carapace, aussi sa tête tient à rien. Le peu de défense qu'il a, esquive, course ou crachat, s'anéantit dans le sommeil, sa partie la plus frêle et la plus isolée. Seule, car il n'y a pas de camarades de sommeil. Chacun est livré à soi-même endormi, pas de signes à offrir, comme le ventre du chien tourné vers la main amicale. Aucun signe ne sort, ou ceux qui sortent sont si minces qu'ils n'ont pas d'intention (un gémissement mais l'autre ne sait pas ce qui le provoque, les yeux bougeant sous les paupières mais l'autre ne voit pas vers où, le bras tendu ou replié dont l'autre ne sait pas si c'est d'apaisement ou sous le coup d'une brûlure. On ne sait rien de l'autre quand il dort. On l'a perdu. Il est loin derrière soi, si loin, on ne peut que regarder de loin. Si loin, que de regarder l'autre n'est plus le voir, ne le change pas en statue (Or la

femme de Loth regarda en arrière et devint une colonne de sel), ne lui rend pas les couleurs qui l'animent (mais voilà qu'ils trébuchèrent contre une racine, et la secousse lui fit cracher le morceau de pomme resté dans son gosier, alors, soulevant le couvercle de verre, elle se redressa). Et tenter de coller l'œil plus près, plus près, contre la peau, ses pores, la chevelure, chaque brin observé seul avec sa courbe unique d'une vie unique, ce n'est pas voir. Le sommeil mange les distances et il les tue, il se débarrasse des rétrécissements ou de l'agrandissement sans bords comme on jette des pierres. Le sommeil place le visage endormi en flottaison, quelque part où on ne saurait dire, et c'est le sens perdu de l'autre à soi, l'écart forcé à soi, à perdre et à se perdre, à perdre l'autre insaisissable à soi, à lui, à être si perdu ensemble que le monde entier tombe d'un coup, brutalement. Quand la partie la plus frêle de l'humain si fragile est frappée par un bruit, une toux, une porte qui grince, une anxiété diffuse, ou l'imminence d'un bombardement, elle meurt. Si l'on ne comprend pas du sommeil qu'il est la zone la plus fragile du soi, de l'être, de tous les êtres, personne ne pourra prévenir les chocs, rester sauf et sauver autrui, ni récupérer la terre entière quand le réveil croit sincèrement à la solidité des choses.

UNE chose solide est un éclat. Qui a soudain enflé, pas encore sûr de lui, hésitant, bégayant, ça n'était pas très clair, ensuite ça se précise. Les syllabes s'avalent, ou elles se pressent entre elles et, une fois aspirées, elles se déversent en blocs, portées par des gestes qu'on dirait dissociés du corps. Puis le silence. Puis les pleurs. Les éclats maintenant certains, précis, bombés et nets. Brefs. Attendus et inattendus. Obligés. Sans annonces. Et les silences autour de chacun d'eux qui vibrent. L'espoir que ça retienne ou l'espoir que ça cesse. D'une cristallisation, ou bien d'une trêve jamais atteinte, d'une résolution qui remonterait à la surface comme quelqu'un sort la tête de l'eau après avoir plongé, et qu'il respire. Les éclats rompent les silences. Toujours, ils se reforment. Les silences sont des pièces de métal qui cherchent leur utilité, pinces, clés et vilebrequins qui tournent comme les balais de l'apprenti sorcier font baver la mousse des seaux en tournoyant. Aveugles. Délirés. Lorsque le noir s'installe les éclats forment une meute désorientée, ils glapissent, ils oublient de choisir, ils se jettent et prennent tout, et les silences se tordent. Et il faut se méfier quand les éclats renversent toute la table, les petits sons avec. Les fourchettes, les claquements, les grincements de pieds sur le carrelage, tous les petits sons se rapetissent, se dégringolent. S'il y a une accalmie et qu'un son se redresse, il aurait tort d'y croire. Un des éclats se précipite sur lui et le dévore.

C'est depuis le début des temps, cette danse, cette alternance. Ça passe par des bruits et des mots qu'on fabrique, dont on ne connaît pas les intentions en les ayant fait naître pourtant. Il ne faut pas s'en détourner, où alors c'est l'exil. Il faut soutenir cette matière, le muet qui rugit, légitime, comme on porte à bout de bras un enfant au soleil.

PRONONCER en articulant et de façon audible des mots qui se structurent correctement et fabriquent correctement du sens et voir, savoir, que c'est sous eux, en eux, au-dessus d'eux et derrière eux que le vrai va l'avant, sourd, sourdine. Les mots comme diligences à faire traverser les déserts, voyageurs et draps de poussières, chocs et cahots, les mots en grandes roues fêlées sur la pierraille, et le fouet, et le soleil trop cru, les mots comme des serpents dans l'ombre à prendre le frais. Chaque son prononcé, que ce soit par soi ou par l'autre, fait apparaître une image nette, à la brillance de nouveau-né, lancée vers l'avant. Quand l'image passe la bouche, elle a pourtant déjà vécue, ancienne, fripée, lestée d'humus. Ensuite l'image va tomber. Mais pas tout de suite. Ensuite, être brisée. Ce ne sera pas une surprise. C'est le brisé qui parle avec des mots qui racontent autre chose.

Au RÉVEIL, elle est un peu plus mince que la veille, plus diaphane, hésitante, mais se reprend bien vite, pied droit pied gauche dans les pantoufles, et il arrive qu'elle puisse franchir les portes sans qu'on remarque ses miettes de présence en moins. D'où ses rires appuyés, ses grands gestes. Elle est un magicien de cabaret incorrigible, et ses manches à revers de soie cachent des trucs et des tours longuement travaillés. Elle prend d'infinies précautions, à table, pour donner le sourire qu'il faut à qui en veut. Elle repousse le discours stupide de la radio d'un seul geste du doigt. Rassembler ses organes pour convaincre les autres qu'ils fonctionnent est un automatisme, tout comme ignorer la douleur d'un genou, le clic dans la nuque qu'elle a tournée trop vite, l'impression de tanguer. Elle est un armateur au large, convoyeuse de camions, affréteuse de pirogues. Et la voilà dehors comme si de rien n'était. Elle se rassure, les autres ne peuvent pas savoir. Elle prétend bien. Prétendre est une affaire sérieuse, à gérer en professionnel. Gérer est un verbe sérieux qui ne tolère pas de synonyme. Et quand elle croise un autre dehors qui demande à son chien de lui répondre, elle ne tique pas, elle prétend, elle refoule, car elle a de la peine, elle comprend que cet autre aussi s'est levé ce matin encore plus mince.

ELLE a ouvert les yeux et l'oreiller était par terre. Elle n'était pas par terre, l'oreiller si, comme s'ils avaient été séparés, ou bien peut-être que lui s'était déplacé, qu'il avait glissé, doucement, petit à petit, pourtant il était bien coincé, elle l'avait bien coincé entre sa main sous lui et sa tête dessus, la paume de sa main vers le plafond, doigts écartés, et sa tête dessus, et pas qu'un bout de tête mais tout le côté gauche, et ça faisait beaucoup. La mâchoire, qu'on appelle aussi la mandibule, toute sa moitié gauche de dents et de gencives, toute la chair de joue, les rictus et les mines de toute une journée, ou de bien plus, les expressions, les crispations rien que dans une moitié de visage, la gauche, jusqu'à la tempe et jusqu'au coin de l'œil jusqu'au milieu du front. Coincé entre sa main et sa tête, coincé, son oreiller. Coincé, entre le marteau et l'enclume, comme on dit. C'est vrai que ça y ressemble, la main et le marteau ça se ressemble, et une tête parfois ça se rapproche de l'enclume, ça s'en approche car il faut voir comme on tape dessus, il y a même des régions où on ne fait que ça, taper dessus, et des époques, en ce moment ça cogne, ça cogne bien, ça cogne sûr, et ça fait un bruit de métal, de métal chaud, rythmé, comme du métal rougi, comme dans un reportage sur la journée d'un maréchal-ferrant, ça dit bien la cognée, le maréchal-ferrant (rien que dans le nom, « maréchal », on ne peut pas dire que ce soit un mot neutre ; et « ferrant », parce qu'il ferre, il cloue

des fers, et comme c'est son emploi c'est dit directement, dans son nom de métier, qu'il ferre, il n'arrête pas de ferrer, c'est un nom de métier très descriptif, « maréchal-ferrant », le grade et son action, au participe présent, ferrant ; l'activité au participe, parce que ça participe, en ferrant, ferrer, c'est-à-dire attraper et immobiliser ; on ne dit pas maréchal-dormant, maréchal-rêvassant, ça ne rêve pas un maréchal, ça ferre) (mais elle y pense de loin, en spectatrice, de son côté, elle est sans grade, ni maréchal, ni colonel, et son activité diurne c'est surtout regarder, ou écouter, et il n'y a pas de nom pour ça, bâti sur le même principe que maréchal-ferrant, elle-écoutant, elle-regardant, ce n'est pas un nom de métier, même si ce serait assez simple de faire un reportage dessus, en recyclant la même bande-son des bruits de ferronnerie, d'atelier de la forge, les bruits d'enclume conviennent), c'était peut-être une nuit bruyante cette nuit. Peut-être à cause de ça que l'oreiller, tout pressé qu'il était et plié cette nuit, et maintenu par l'écrasement entre sa main marteau et l'enclume de sa tête, était parti. Qu'il avait trouvé ça insupportable. Insupportable. Il faut dire que ça cogne autrement la nuit. Le jour, l'enclume est là et le marteau bien sûr, mais la nuit est plus lourde, l'enclume plus lourde en rêve, puisqu'un rêve ça n'a pas de limite. Le marteau tape aussi plus fort, car ce n'est pas proportionné, un rêve. Ça s'étale, ça s'étale, on ne sait pas où ça

peut aller. Et les bruits, forcément, s'augmentent. Sauf certaines nuits, ou là son oreiller ne bouge pas d'un centimètre. Elle ouvre les yeux, il est là. Coincé entre sa main doigts écartés et tout son côté gauche de tête. On dit « coincé » mais ce n'est pas « coincé » le mot. Parce qu'on dirait qu'il est resté volontairement, et avec même une sorte de tendresse, ou tout au moins d'acceptation. Et d'autres, d'autres nuits comme ce matin, d'autres matins comme ce matin, il ne supporte plus. Il se met à glisser, tout doucement, centimètre par centimètre, il va progressivement, dans l'aube. Il prend le problème en entier. C'est la meilleure tactique. Il ne peut pas s'échapper de la main puis de l'enclume ensuite, parce que les deux font pince, ils sont pour ainsi dire liés (là, l'adjectif « indéfectible » trouve une place juste), marteau et enclume liés, indéfectiblement. Ce qui est une bonne chose. Parce que le jour où cet indéfectible se brise, le jour où se retrouvent la main marteau d'un bout et l'enclume de la tête de l'autre, sans plus rien pour les rattacher, ce n'est pas très vivable, non, pas vivable très longtemps. Tant qu'il peut y avoir pince, avec la main sous l'oreiller et la tête dessus et qu'elles soient rattachées par tout une équipée de vaisseaux, de globules, de tendons et de taux d'oxygène ça ira bien, surtout pour l'oxygène. Donc, son oreiller a glissé. Il s'est extrait doucement de sa pince, sans bruit, puis arrivé au bord du matelas il s'est laissé tomber. Ça

lui est apparu comme un message, comme s'il disait je laisse tomber. Elle comprenait. C'est un vieil oreiller qui n'a plus l'insouciance. On a chacun ce qu'on peut d'oxygène, d'insouciance, on les prend où on peut. L'intensité du bruit entendu dans la nuit dépend des taux et des capacités de chacun. Un bruit d'enclume sous le marteau n'existe pas sans frères. Et des frères, il en a. Il y a des tonnes de bruits, des brassées de bruits qui peuvent faire contrepoids. Le bruit occupe son espace, comme toutes les matières. On pourrait jouer des coudes, mordre cet espace-là, ces espaces-là, pour faire un geste de compassion vers l'oreiller, le cogné de l'enclume, la frappe du marteau, un geste contrepoids, contrepoin, l'idée ne semble pas idiote. Encore que le mot « contre » dans contrepoin et contrepoids ne suffit pas (si le mot « contre » suffisait à contrer, ça se saurait, ça ne suffit pas, elle le savait, car ayant ramassé son oreiller, l'ayant ramené contre elle, ça ne suffisait pas). Elle dort. Elle rêve. Elle est un crabe qui n'a qu'une pince, une seule, une pince géante, un crabe violoniste qui va droit vers la mer ; la plage est dangereuse ; nous sommes plusieurs et nous sommes rouges ; de l'eau.

Le SOUVENIR est une flaque. On la prend et on la retourne. La tête à l'envers, on voit mieux. Juste sous le plafond. Sous son plafond il y a une bouche d'aération reliée à la chaudière installée au sous-sol, ça ressemble à une gueule. La nuit, la gueule se réveille. Elle habite près de cette gueule. Quand vient l'heure de dormir, la gueule fait semblant de rien. Elle attend. Guette la zone indistincte où le sommeil avance ou se retire progressivement, pas encore là ni entièrement parti, le rêve tout proche et tiède de l'entre-deux des sensations, le cerveau nu encore magma, sans son armure de logique naturelle, dans cette zone qui revient chaque nuit et plusieurs fois à la surface selon le rythme des marées de plages de sommeil. C'est l'estran de la nuit, l'estran étant ce territoire qui n'appartient ni à la terre ni à la mer, le pan de terre qui ne tiendra pas, se fera avaler, la langue de mer portée à reculade, fluctuante, alternante. L'estran de nuit perd peu à peu le rêve et le retrouve grain à grain, dans un moment croisé de délitement et de recentrement qui ressemble à l'endroit où le bernard-l'hermite change de coquille et doit se déplacer, entièrement vulnérable. Nus entièrement, le cerveau et la bête reliée, corps double allongé sur son lit à sa place, puisque les formes ne font plus le travail du contour, un visage dans le noir n'étant rien de plus qu'un crâne aux

dents saillantes et au sourire sans lèvres – une momie à la coiffure gonflée par les dons faits aux morts, ses cheveux tressés d'épais turbans avec, entre les couches de tissus, l'épi du maïs, la fleur du coton et la figurine d'or habillée de petits vêtements –, la peau ne pose plus ses limites, le noir ôte la chair pour y placer la brume, la mousse immatérielle entre sommeil et rêve, entre corps et brouillards de corps. Quand la petite se couche, elle avance sans écailles dans l'éstran de la nuit. Incertaine. Alors, arrive la gueule, et elle la souffle. L'air chaud la pousse, unique particule dans un tunnel, glissant, avalée par la gueule et propulsée et rabattue dans les sous-sols et éjectée dehors depuis l'âge premier du monde, lieu sans bordures de la nuit mère, elle file et flotte, un point qui bat, une étincelle, qu'elle regarde s'éloigner de son lit de gisante, sa course minuscule allant s'apetissant, et s'éloignant, car la gueule d'un souffle la fera disparaître, elle le sait. Même si elle ne sait rien. L'espace l'a démembrée. Le jour, elle mange et elle va à l'école. Elle récite, elle fait des additions. Elle écrit sur la fiche de renseignements sa date de naissance, profession des parents, et son adresse, bien qu'habitant la nuit un gouffre de dérive dénué de matière.

LE JOUR on l'appelle la nouvelle. Le premier jour elle porte un tablier de tergal écossais, serré autour du cou et cousu de poches décoratives. Elle possède un car-table vide. Elle comprend que l'histoire a déjà commencé. Les prénoms ont été donnés. L'air est rempli de chaussures neuves, de vêtements mal séchés, de tables brillantes de cire. Une mappemonde est morte. Des mots très beaux sont coupés en morceaux violet foncé et rouge sang. La grande règle est bloquée dans la rainure. Sur un rectangle souple troué de deux rivets, un paysage, *La Ferme*, le foin en traits serrés, l'œil des oies dessiné par un rond noir avec une goutte de blanc au centre, la même goutte peinte au milieu des pois sur le fichu de la fermière, sauf aux plis qui les tranchent. Sur l'étagère, le long des fenêtres, des nuances verticales de marron, les lignes des dos de livres desquamés, leurs coutures apparentes et le carton des couvertures sans protection, avec quelques touches de couleurs qui restent comme les résidus d'un continent sur une carte ancienne. Pour maintenir les livres serrés, des boîtes, une balance à deux plateaux avec ses poids de cuivre, une misère en pot devant la vitre, et ce qui se voit à travers elle, la grille, ajoutée à ce qui ne se voit pas, le mur et ses halos de craies parce qu'on ira cogner la brosse dessus. Les platanes de la cour sont arrimés au sol par des crochets, des racines à

peau de serpent en moignons qui sortent du bitume et y replongent. La nouvelle se repère. Elle sait le rêche des cordes à sauter accrochées en lassos aux portes-manteaux, détestable sous les doigts. La nouvelle n'y touche pas. Elle sait qu'elle va devoir tout recoller, alors que ce qu'on lui montre est fragmenté, les mots coupés en deux, en trois. Elle sait qu'elle va devoir reprendre depuis l'origine un seul fil et le suivre et que cela fasse sens, alors que ce qui se passe s'obstine à taillader sans rien recoudre, les autres, les murs, les odeurs rances, les cartes avec les roses des vent dont personne ne lui dit qu'elles sont des inventions. Car tout est inventé, mais tout le monde fait comme si ça ne l'était pas. Il n'y a aucune raison de s'asseoir à heures fixes et de chanter sans joie. Aucune raison de se lever quand quelqu'un entre, et quelles sont ces divinités qui nous animent. Que doit-on respecter – le silence, le corps rangé et le doigt levé sont des injonctions inventées, non créatrices, mais propices au rangement. Ranger est une grande enclume posée sur tout, et c'est dommage, quand il y a tant de ciels à regarder. La nouvelle s'inquiète, à regarder dehors le temps passer pas plus haut que les troncs des platanes. À ne pas savoir répondre. À craindre. À ne pas comprendre. À se faire petite. Petite nouvelle. À observer la forme de la bouche qui parle pour y déceler des signes d'irritation. Une bouche ridée verticalement. Une gorge aussi faite de plis, de creux fripés, avec ten-

due en son travers une chaîne en or. Deux bagues et les ongles luisants de la main sur la table, appliquée, possessive, pesante, vibrante, impatiente, raye de rouge, barre, gronde – tout ça n’a aucun sens – de mots étrangers, incongrus. Paresseuse. Souillon. Idiote. Bêtasse. Curieuse comme une chèvre. Souillon comme un cochon. Bêtasse comme une oie. Paresseuse comme une couleuvre. Idiote linotte. Mal dégourdie, empotée, gauche comme l’éléphant dans un magasin, bestiaire des réprouvés, animaux rabroués. La bouche ridée crache des crapauds, elle les rejette avec salive, et articule le beau. Pleins et déliés. Total. Chiffres ronds. Écriture. La nouvelle doit écrire le beau, condamner l’animal, l, l, l, l, l, l, puis s, s, s, s, s, c’est à dire des lignes de perfection. Le beau à atteindre est le ventre léger du l, et le dos du l bien droit. Écrire, c’est monter peu, pas trop à cause des barreaux aux fenêtres, serrer la boucle du s, comme de l’élan à prendre pour s’échapper, puis s’arrondir parce que le s renonce, et qu’on renonce avec. Écrire c’est reproduire la même montée modeste, le serrement têteu, le même renoncement en restant à sa place, ventre tenu, dos droit. La nouvelle courbe le dos et elle a mal au ventre, à cause d’écrire et de l’odeur d’eau de Javel. L’odeur d’eau de Javel arrive le vendredi, et de savoir que vient le vendredi, dès le lundi la nouvelle pleure. Elle pleure l’intimité déchiquetée du vestiaire, la chaleur repoussée comme les vêtements dans le sac, le banc lisse à lamelles

de bois espacées par le vide et tout pourrait tomber sur le carrelage gris cassé et collé de poils. La petite serre les bras contre elle, ce qui est complètement inutile, avance d'un pas sans voir devant, un pas, on ne voit pas devant à cause des corps petits, osseux et blancs, et quand il n'y a plus de corps devant c'est une tige de métal à attraper en sautant dans le vide, l'eau Javel, et la respiration coupée, car la tige est ôtée juste au dernier moment, il n'y a pas d'espoir. Apprendre qu'il n'y a pas d'espoir est la leçon du vendredi chaque vendredi. Les éléments sont l'air sans prise, l'eau étouffante, donc la nouvelle ne respire pas. Quand elle prétend être malade, on l'autorise à approcher les lignes de dos cousus avec les couleurs qui restent. Et si je voulais avoir des jambes ? dit la petite sirène.

SI elle s'endort la tête du côté du mur, elle rêve d'invasions de fourmis, et si c'est vers l'armoire ce sont des vols cataclysmiques d'insectes non identifiables. Sans qu'elle sache de quel côté elle a posé la tête, arrivent deux ou trois autres cauchemars, peu nombreux, mais intenses : le rêve d'un animal de compagnie, un chien, un chat, apparu sans prévenir, la rejoignant ou découvert par elle, un animal sincère comme sont les animaux, de cette sorte de premier degré permanent et si facile à vivre des animaux tous réprouvés et imparfaits, le rêve les lui donne, elle s'active près d'eux eux en galopant, en s'asseyant pour regarder des riens à côté d'eux, les admirant, et tout à coup l'accident de voiture, ils sont morts, tout à coup le ravin ouvert dans la route les prend, ils sont morts, et tout à coup elle sait qu'ils sont perdus, elle entend pleurer dans son rêve et gémir son incapacité à les aider, une incapacité si grave que c'est devenu de la cruauté, et malgré elle, elle devient cruelle, c'est-à-dire coupable, c'est-à-dire un simple membre de l'espèce humaine, si basse, inexcusable.

AUCUNE excuse pour les manches tachées. La nouvelle apprend à jouer aux osselets. Elle joue seule, parce que les autres l'appelle la nouvelle. Elle a observé comment faire. Elle lance et ramasse d'un coup vif. Sa main frotte du tranchant le sol de la cour, c'est pourquoi un gravier vient se fiché dans la jointure de son petit doigt, s'incruster dans l'articulation. Elle montre l'intrus, mais il est sous la peau, caché. Il n'y a rien disent les bouches ridées et les bouches fermes après avoir examiné le petit doigt de la princesse au petit doigt, tu es bien délicate. Elle perd l'habitude de demander. Elle ronge le gravier sous la peau en regardant les poules aux pattes attachées la tête en bas. Elle mordille la présence du gravier, le petit doigt plié, en regardant les dos, les pleins et les déliés. Elle frotte le relief du gravier contre le papier du cahier bleu à remplir de lignes de je suis paresseuse, je suis bête comme une oie, je suis bavarde comme une pie, je suis curieuse comme une chèvre. Elle montre encore son petit doigt à quelques savants, mais pas souvent, et le gravier reste tranquille, articulé et non articulé. Un jour qu'elle le mordille, il sort de sa cavité et il tombe. Il n'a plus de couleur. Il les a perdu. C'est son corps qui les a rongées. Le gravier brille de transparence. On peut voir des couleurs et les manger. Les avaler avec sa chair, discrètement, en gardant ce phénomène lent sous la peau. À la fin le gravier dit la vérité. Le monde n'a pas de couleur.

LES COULEURS traduisent. L'œil – et ses bâtonnets, cristallin, nerf, cornée, vaisseaux, iris – est une traduction. Il reçoit la lumière, en fait une version, elle-même traduite par bleu, ou cramoisi, ou jaune dans une langue, traduite aussi dans d'autres langues, et d'autres. La langue des couleurs du crabe, d'une vache ou d'un cheval n'est pas traduite car inconnue, et les insectes se posent sur des pétales moirés d'ultraviolets et d'autres longueurs d'ondes que l'œil de la nouvelle ne voit pas et ne verra jamais, même en passant sa vie à les scruter. L'arrivée de la nuit remet tout à égalité. Le monde se montre sans s'envelopper d'habits. Il expose sa chair de matières qui absorbent ou repoussent, selon que les surfaces grumeleuses, plissées, lissées miroir, gardent ou renvoient ce que les yeux comprennent de vert, de bleu du ciel. Ce moment, où la nuit rend indistincts les cailloux blancs et le violet des pois de senteur tout en les unissant dans la même coulée, est immobile, sauf quand on lève la tête. Le ciel est un rectangle vif, encore quelques secondes, encore vivant mais pâle, gris et laiteux de restes de lueurs. Le ciel est un rectangle ouvert d'un seul côté, bordé de gouttières et de toits. Un rectangle, couleur d'encore un peu, traversé par les chauves-souris, virages, murs évités juste au dernier moment, corps faits d'esquives et ne pesant que quelques grammes, ruées silencieuses de la chasse, iront jusqu'à ce que la coulée s'inverse, avec laquelle se retirer, dans ce

que le mot « matin » tente de traduire, dernier virage, dernière course vitale, avant que le gris universel retrouve des bordures soudain tranchantes ou bombées du velours des feuilles, combien sommes-nous d'humains à assister à cette marée sans eau, décalée car calquée sur la rotation de la terre, chacun s'imaginant peut-être unique et isolé, dans ce glissement d'apparitions, disparitions, elle pourrait se croire seule à observer les chauves-souris soir et matin, et ce lien affamé qu'elles font entre les choses, ce qui n'est pas le cas, et de zéro on recommence, le soir avance en continu et le matin avance perpétuellement sa plage de temps qui n'a jamais été vécue avant, et par personne. Lorsqu'elle dort, la nouvelle est personne et tous. Elle ne compte ni les corps ni les années qui la remplissent. Et les entités dans le grand bain d'air chaud qui la soulève, s'animent, exactes, braves, et insolentes lorsque les trois grands dieux eurent dans un cachot ôté sa griffe à l'hydre, au noir dragon son aile, saturant tout ce qui est vivant de narrations. Toutes les fictions sont vraies.

LE CRI de déesse sans visage d'un goéland de l'année qui s'ébroue contre la gouttière la réveille. Son corps n'a plus de tablier. Elle voit la porte ouverte contre le miroir, sa poignée dédoublée, face avant, face arrière en vue simultanée, un peu comme si la face cachée de la lune se déplaçait en deuxième cercle accolé au premier et que cela s'ouvrait la nuit. Ce genre de détails lui indique qu'elle n'est qu'à l'endroit où elle croit être et seulement ça. Il y a toujours une vue panoramique et transversale dans le domaine du possible, et une autre qui s'enfonce dans le temps – la première fois qu'elle a touché cette poignée ou son envers, elle n'était pas la même personne – la dernière fois qu'elle actionnera ce qu'on appelle la béquille de la poignée, son vis-à-vis, elle sera quelqu'un d'autre –, et ce qui se reflète n'est jamais identique à la veille, au jour qui suit. Le placard a des manches qui pendent et des écharpes. Des cintres en structures invisibles enregistrées par le cerveau, anticipées et acceptées comme beaucoup de ce qui est non vu, par exemple les émotions, et elle admet le cintre sous les vêtements même sans les voir, elle admet la douceur sous les frottements, les crissements de moteurs, les cris d'ailes aspirés dans le ciel, les bruits d'arrière-cuisine du restaurant, plats qui tintent et sonnette, la pause de la femme entre deux services qui chantonne une chanson ukrainienne, les ondes se propagent, enregistrées, anticipées et acceptées avec leurs vibrations, au milieu du sta-

tique. Le mur, l'interrupteur. Une autre porte ouverte sur la salle de bain, sombre, sans fenêtre, et au milieu le corps d'un peignoir vide avec deux bras asymétriques, le plus court frôlant le lavabo. Le plafond sous le toit où les pigeons qu'elle ne voit pas se déplacent, yeux ronds, cous mordorés, leurs battements brefs et leurs élans sonores à l'approche des faucons. À l'angle l'étendoir à linge, aussi appelé tancarville, changeant ses teintes et ses formes tous les jours, et quelle idée ce serait de dessiner chaque jour chacune de ses transformations, rendre compte qu'aujourd'hui un cheveu blond resté en suspension sur le coton foncé d'une jambe de pantalon s'enroule, gageure de rendre sa délicatesse, le grain du tissu pelucheux, et les rectangles acidulés des pinces qui maintiennent, et puis derrière la vitre luisante de soleil qui renvoie l'écho lisse du mur grenu. Le bureau est placé près de la fenêtre et du linge et elle est assise, elle témoigne. Un livre ouvert sur le bureau témoigne d'un paysage d'Angleterre. Une carte postale sur le mur, un couple devant une maison, témoigne de l'existence des coronas. Une lampe toujours allumée témoigne de sa peur de ne pas voir. Le son d'une guitare dehors – la mélodie de *Strange fruit, Blood on the leaves and blood on the root* – témoigne qu'elle est reliée à ce qui concerne la totalité, le grand drap d'air étalé tout autour, troué et saturé, pinces et tenailles, rires aussi quand on ne se laisse pas faire. Le matin tôt témoigne de

ce que le store baissé aurait à dire. De la mort d'une tourterelle cette nuit, son sang sur les cailloux, du jaune de la fleur de Suzanne pas encore né, des vibrations d'un moteur allumé qui s'infiltrent, des tremblements touchent la nouvelle, et disparaissent avec le bruit évaporé en point de fuite. Elle compte sur ce qui est tout près. L'aplat du meuble et du mur réunis, le relief étant inconnu. Le triangle du tiroir ouvert. Sa conscience cherche à tout regrouper autour d'elle comme une vieille femme qui cherche à rassembler les choses, à les ramener contre elle et les rassemble comme elle rassemblerait sa jupe sur ses cuisses pour traverser un courant d'eau. Après la traversée, pas de retour possible, tout vient dans le présent de l'évidence. Les sensations à la surface des nerfs, faim et soif, et douleurs, les gestes premiers qui veulent organiser, se lever, déplacer, porter, ranger, faire et refaire, et puis, de plus en plus profond, le sens, les inquiétudes du sens, et les pourquoi, décisions imparables, et faiblesses vaillantes, et ce qu'on suppose avoir à nier pour continuer, les approximations en vue d'un but. La nouvelle est une main qui tâtonne dans le sac à la recherche de la bonne forme, celle qui correspondra aux bords, mais les bords changent continuellement de ligne, et parfois c'est le sable, et parfois c'est la lave.

ET DU CORPS devant soi elle parle. Et parlant, elle doit d'abord écarter l'écartement, car c'est une fausse idée. On ne peut rien écarter qui ne serve pas un jour ou l'autre, et il arrive toujours, ce jour ou l'autre. Elle porte devant elle son corps crampon, corps résiduel, rempli de jouets invraisemblables. De renards pris au piège. De bracelets de ficelle. Son corps, commencements en bouteille. La lumière frappe le verre et elle repart, et c'est obscur et c'est luisant. Elle est une bouteille ventrue tissée de fils de pêche et colorée comme du vin italien. Et, comme elle tire un sillage derrière elle, une coulée de presque riens et de fonds de tiroirs rattachés par des fils qui existent sans raison, elle porte devant elle son corps qui porte derrière soi son corps, et s'étale. Elle est née d'une nettoyeuse et d'un gardien de clés aux clés usées. Elle a cru, depuis le temps entrechoqué du début de l'affaire, que ça pouvait contenir du propre, cette rage dedans, emballée dans des caisses, mais non. Elle est un corps barrage de sable et de racines qui s'élève en falaise. Sa peau est verticale, fichée de coquilles Saint-Jacques jusqu'à hauteur des yeux comme des javelots, qui s'alignent sur le sol debout, toutes serrées en lamelles. Quand elle marche dessus ses pieds fêlent. Quand elle regarde son corps devant elle voit chacune des failles s'agrandir en crevasse, à cause de l'eau qui tourne en boue, et des soucis. On lui apprend à contrôler des morceaux de décor et à compter des graines. Elle n'a pas ces-

sé de s'éclipser, de clignoter, sans oser prendre la parole. Mais elle est grosse maintenant des jours accumulés en poudre. Elle pleure le dispersé. Elle arrache des poignées de terre qu'elle recolle et recolle, dans des lignes de l, de s, et de narrations déroutantes.

LES LIGNES existent, mais ne sont ni des frontières, ni des indices qu'il y a des bords. La nouvelle voyage, ou il est bien possible qu'elle glisse, et que son déplacement soit moins volontaire que ne l'entend le mot voyage. Plutôt une sorte de laisser aller. Ophélie les deux mains sur le torse dérive. Les lignes de fleurs qui flottent se défont, comme des lueurs dispersées dans l'eau noire. L'eau longe des murailles de terre de taille réduite, et de chevelures de feuilles. Il y a des excavations, des entrées de tunnel. La nouvelle voit l'ouverture du tunnel sans forme, et elle est l'ouverture du tunnel sans forme, la route sous la terre qui se fait à mesure qu'elle creuse. Des racines dépassent, à enjamber. Des cailloux bloquent et ouvrent. C'est à soi seul de décider. La nouvelle n'a pas encore appris les passages stables. Elle ne pense pas encore en avenues et en périphériques bordés de barres de fer, directions préparées à l'avance. Elle n'a pas intégré la file à suivre comme la queue à la caisse du magasin. L'escalier de l'immeuble lui est imposé. Se déplacer, monter, tourner, lui est imposé par le construit d'avance, mais elle n'en a aucune conscience. Elle ne remarquera peut-être pas les moments où aller sans précédant, qui sont si peu nombreux. Vu d'avion, si on traçait la carte de ses déplacements, passés, présents et à venir, on verrait qu'il se superposent aux traits que laissent, qu'ont laissé et laisseront, les membres de sa colonie. Elle va suivre des traits larges, de plus en plus

empâtés par endroits, foulés et arpentés, sa carte va se noircir, rien ne sera neuf, mais elle n'en saura pas grand-chose, parce qu'elle croit être ce tunnel de terre au bord de l'eau, cette hésitation dans les herbes d'un champ, ces traces infimes dans les dunes, sur les cailloux du versant d'une montagne, et le glacier, à la fois solide et liquide – le glacier était un mendiant à qui on refusa l'aumône. Si cette nuit vous entendez un grand bruit, n'en ayez point d'émotion, il ne vous arrivera aucun mal, dit-il. La même nuit, il se fit un fracas épouvantable qui ébranla tout le pays. La montagne descendait, et le village fut enseveli sous ses décombres avec tous ses habitants.

DANS le noir, les phares des voitures d'un côté se suivent en deux lignes de pointillés blancs qui longent sans jamais la croiser ni l'interrompre une ligne double de feux arrière rouges et rares devant elle. Quand le relief se trouve avalé par la nuit, les files de points rouges semblent monter vers un horizon vague et traversé de ce qu'elle imagine être un pont, ou une usine en veille ramassée sur elle-même dans un silence d'animal, concentré dans l'attente d'une mise en route de machines. Comme le chevalet de la mine surplombe l'obscur pour pousser sous un sol encore plus sombre des monte-charges remplis d'hommes prêts à excaver. Elle peut rester à la surface car elle est protégée, privilégiée, sans la nécessité de soumettre son corps à la sueur et à la ferraille. Elle n'a pas obligation de tordre chacun de ses membres pour qu'il produise l'armée de bobines de cuivre et de boulons, de sachets, de pinces et d'étiquettes, de promontoires et de toits en verrière, toute cette besogne qui colle aux mains et les soumettent. Ses mains sur le volant, elle peut choisir de les croire libres d'aller dans une direction en suivant la double file de points rouges dans la nuit. Chaque point se signale comme quelqu'un attentif à rester calé sur la trajectoire précédente – c'en est ainsi des longues marches depuis le début, chacun derrière un autre corps et dans ses pas, dans le signal de retrouvailles futures, et encore ce matin

quelqu'un marche derrière la seule importance à ses yeux, en transportant sa vie dans un sac de plastique, et fera des détours pour éviter les casques et les armes aux épaules d'autres qui ont oublié qu'ils sont nés d'autres qui marchent. Elle avance et (ça arrive toujours par surprise) elle englobe le paysage. Depuis une hauteur. Les files blanches et rouges arrondies en virages, dédoublées. Dans une sorte de douceur, calme car dangereuse, parce que le sens des choses se perd dans la suite fixe des lumières. On se trouve face à l'horizon qui prend toute la place, et qui rend tout métaphysique, et on perd la confrontation commune, intériorisée à tel point qu'on pense avec évidence qu'elle n'existe pas. Les files rouges et blanches aplatissent. Elles rendent inexistantes les disproportions. C'est un manque peut-être, se dit la nouvelle. Ceci manque. Il manque tant de disproportionné. Tant de bascules, de marches inabordables et de désavantages. Tant de points sur la ligne effacés comme s'ils n'avaient jamais brillé. L'horizon les fait oublier en écartant les bras de toute sa hauteur. Il faut lutter pour ne pas suivre l'engouement d'une telle liesse. Le drapeau des vainqueurs. La nouvelle est petite-fille et fille d'ateliers où on écume la mousse de la fonte en se penchant au-dessus de grandes cuves brûlantes. Fille et petite-fille d'enfants des rues jouant à la guerre et maigrichons, fille et petite-fille d'un cordonnier venu à pied à travers la montagne cherchant de quoi nourrir son fils.

Le temps passe, mais s'il efface la montagne et les cuves de feu – un feu brûlait, et en bondissant d'un pied sur l'autre il chanta *Personne ne sait que je m'appelle Rumpelstizchen* –, nous serons désarmés et persuadés de choisir chacun nos trajectoires.

LONGTEMPS à suivre une route qui traverse des bourgs où l'aube tient si peu de place vers une rue unique qui finit en cul-de-sac sur la mer. Les rues sont des cordelettes fines, nouées par nos doigts à chaque intersection, pour qu'on se souvienne. La nouvelle n'a pas fait de nœud au fil, n'a pas coupé le fil, n'a pas rangé le fil, n'a même pas rembobiné le fil, ne l'a ni suivi conservé ou tenu, parce que ça aurait été la marque d'une distance, ou bien d'une exigence, ou d'un surplomb, comme l'idée de poser ses conditions, elle ne pose pas de conditions. Elle n'a pas de conditions ou bien elle les a toutes rangées sous l'appellation « solitude », dans le sens où elle est toujours seule, ou bien jamais, ce qui explique la sensation de cette substance boîteuse, collante qu'elle a toujours connue depuis son tout premier balbutiement. Quand elle a balbutié la première fois, elle était seule, une comète sans rondeur dans l'espace, et informe, car seulement lancée, et quand on est lancé comme ça la forme n'a pas d'importance, c'est le mouvement seul qui fait forme. Seule dans sa lévitation de rien, à balbutier, ses pieds ne touchant pas le sol, ses mains ne touchant pas les bords, cette substance totalement vide du seul qui fait vertige lui a été octroyée comme la couleur des yeux ou des cheveux, et elle n'a pas choisi ce qui gît au profond, profondément relié à d'autres germes, à d'autres solitudes qui fabriquent une chaîne, une chaîne reliée aux solitudes premières, car

elle constate qu'étant seule elle ne l'est pas, étant faite d'additions, de solitudes qui s'ajoutent, qui lui ont été octroyées comme la couleur des yeux ou des cheveux, des solitudes accompagnées, et elle aime ce mot, accompagnée, elle est accompagnée de ses solitudes vivantes et de ses morts, de la longue chaîne de ses morts de débuts de comètes, toutes ses morts de big-bang et puis d'après, la mère de la mère de son père dans une robe de drap noir, le père de la mère de sa mère avec ses chèvres et ses bras secs, accompagnée de toutes ses morts amies, ses morts reliées par la chance de l'amour, l'amour de les penser, et bien au-delà, accompagnée des morts au large, celles qui allument une cigarette dans un film, écrivent un poème dans une chambre, dessinent au pinceau sur une table, portent un bandage sur le front, collectionnent les parapluies ou chantent, elle a tant de morts qui chantent, et qui fabriquent chacune leur propre chaîne, en déploiement, et elle est seule et jamais seule accompagnée de ses vivants, la fille de la fille du fils, l'enfant de la petite-fille, accompagnée de toutes les solitudes des siens, qu'elle ne peut pas décrire, qu'elle ne peut pas réduire, qui sont in-réduisibles, c'est pourquoi étant seule et ne l'étant jamais, étant seule au profond du premier germe d'existence, et jamais seule au plus profond du germe d'avant le germe qui l'a fait naître, elle est d'une lignée de fil sans nœud et sans coupure, qui n'a pas de distance ni d'écart, qui ne sait que rac-

commoder, ou ramasser, retaper, repeindre et réparer, un fil commun, et identique à d'autres fils et ficelles pas plus extraordinaires et tout autant, rien qu'un fil c'est déjà extraordinaire, rien que vivre est déjà extraordinaire, rien que d'avoir vécu est extraordinaire, elle est un fil fragile fait d'autres fils fragiles, elle est un fil tenace fait d'autres fils tenaces, sans distance et sans conditions, sauf quand, sauf quand les verbes rompre effacer et détruire surgissent portés par des fils poisse elle leur tourne le dos, des fils acides elle leur tourne le dos, elle et le fil de sa lignée tournent le dos à ce qui est résolu à détruire tant il est incapable de se penser molécules de comète lancée dans rien, dans ses épaules se serrent d'autres épaules, elle tourne le dos seule et non seule du fait du nombre de dos tournés de sa lignée, incalculable.

IMPOSSIBLES à compter, ce sont de petits détails qui ne font pas masse et qui existent indépendamment les uns des autres, on pourrait les cadrer dans du bristol blanc, éclairer leur celluloïd par une ampoule vissée au fond de ces sortes de lunettes de plastique, un jouet d'enfant (on insérait un carrousel d'images, rond sur un disque blanc, d'un clac on actionnait le mécanisme de visionneuse et le réel disparaissait, la chambre avec son papier peint était chassée par Bagheera, Mowgli et la fillette au bord de l'eau et je ne comprenais pas sur le moment les voies indiscutables, la sauvagerie noire à yeux jaunes incapable de protection, l'enfant candide entre deux mondes obligé de choisir le bon, en but, remède et épilogue la civilisation qui pèse son poids de cruches sur la tête des filles), ces tout petits détails des villes, ville de l'aube, à l'arrière d'une voiture le carrousel fait défiler ses jardins de quartiers tranquilles, ses façades, balançoires et rosiers, vélos couchés sur le gazon et elle voulait habiter là, ou là, ou là, avoir sa fenêtre de chambre ici ou lire adossée au tronc de ce pommier, ou pousser cette grille pour aller à l'école, mais pas d'école et ils allaient passer sous des tunnels, plusieurs tunnels, d'abord très courts comme des échantillons qui donneraient l'idée du plus long de tous, gravement traversé, parents presque tremblants, attendant l'ouverture sur le bleu ébloui qui viendrait entourer le fanion de la bête aux six pattes d'Agip crachant sa flamme rouge, les

villes-mots sur la carte, les villes-listes avec écarts kilométriques, villes incompréhensibles et comme elle arrivées par hasard, étant nées en même temps, car elle n'avait pas la mémoire d'elles comme elles n'avaient pas mémoire de cette petite, le temps passe comme le jour et c'est elle qui conduit, il est presque midi dans sa ville délaissée où les détails sont beaux, désuets, fanés et poussiéreux, une villa inhabitée dont le toit est crevé, une rue vide en bord de plage, une épicerie méfiante volets moitié ouverts, une dame âgée tenant un parapluie qui peut servir de canne, couper du vent, ou bien d'ombrelle, une ville désertée ou bien offerte à l'abandon aux éléments, quelque chose s'est passé qui n'est pas revenu, il reste quelques murs, des habitants par habitude qui prendront du café sans bruit, sans mouvements, et même s'il y a du vent c'est plus haut vers le nord ou plus bas vers le sud que s'alignent sur la côte les chars à voiles, le cliquetis des cordages aux mâts comme des grelots, la ville sans vent sans bruit s'effrite, elle y assiste comme au très long départ d'un paquebot qu'on verrait s'enfoncer au loin sous son niveau de flottaison sans que personne ne le remarque, une ville qui disparaît, c'est en mouvement, et ailleurs bien plus tard et plus loin une autre se détache, une autre ville monte, féerie au milieu du brouillard, ville de brume au creux d'une cuvette, une route en fait le tour comme autour d'un cratère, sauf qu'au centre pas de volcan mais des habita-

tions, des bâtiments serrés, unis par le même air privé de sel, lavés du même gris des forêts si proches, la nouvelle y arrive sans comprendre comment, ni comprendre comment les rues se touchent, elles pourraient s'échanger une fois son dos tourné, le temps est fou, sur la place des calèches passent encore, parce que le temps décide de les garder comme il garde la note du soliste une fois l'orchestre éteint, et le garçon de café répète sans fatigue l'histoire de l'Empereur, venu ici, ayant dormi ici, si satisfait ici, ses quelques mots gracieux qui font qu'au fond de son cratère la ville reste inclinée en révérence dans ce conte d'Andersen sans dernière page et sans petit garçon disant le roi est nu, de ces villes fantômes elle ne sait pas les plans, mais elle sait des détails. Sur la grille, les chiffons des toiles d'araignées traversés de rayons de soleil. Une musique sud-américaine longe le trottoir, refrain avec harmonica, chant des esclaves, boissons chaudes ou fraîches, service en terrasse ou en salle. Un duvet de pigeon qui tombe et on avance à sa rencontre sous l'arbre. La valériane rose pousse dans la poussière en haut des murs, chantier interdit au public. Une femme aux jambes arquées mange des pétales d'hémérocalle, on la suit dans l'allée des Augustines. La madone a les mains coupées par des vandales et un drapeau français peint sur la joue. Un héron posé sur le profil de Jean Cocteau a été dessiné sur une porte. À mesure

qu'on s'approche l'aile se détache du chapeau, comme
douée d'une vie propre.

L'anamorphose est une déformation RÉVERSIBLE d'une image à l'aide d'un système optique, et c'est exactement là où j'en suis, se dit la nouvelle. Elle dit : je passe beaucoup de temps à ne pas écrire. Mon emploi du temps se déforme. Les toits s'étalent dans une sorte d'empiecement inconnu, car même si ce sont les toits proches des immeubles proches de ma propre rue, elle ne les reconnaît pas, elle les voit si peu souvent sous cet angle unique de la fenêtre qui fait face au bureau qu'ils pourraient changer leur assemblage sans qu'elle en soit consciente. L'assemblage du petit-déjeuner fait et défait chaque matin semble plus simple à attraper. Prendre plusieurs verres, bols et tasses à la fois, en insérant les doigts entre les cols pour rassembler. Maintenant immobilisées, la paroi de porcelaine à frisottis noirs, le bleu transparent et la faïence rouge se touchent. Créent ensemble un amas naturel à tenir contre soi, organisé, le temps du trajet jusqu'à la mousse chaude sur fond d'aluminium dans lequel les lâcher. Ils plongent séparément perdant leur unité, l'un qui cogne, l'autre qui flotte et dérive, ce qui se regroupe et s'aligne, chacun sa place, va perdre sa brillance en séchant. Les couverts tiennent debout, en bouquet. Sur la tombe du garçon, on planta une épine. Sur la tombe de la fille, on planta une olive. L'épine crut si haut qu'elle embrassa l'olive. On en tira du bois pour en faire des navires. Quand il s'agit de laver, laver le sol, tout dépend de sa propre

taille. L'outil est produit en série, calibré pour s'adapter à la moyenne. Les plus grandes se cassent en deux, penchent le torse, légèrement, en l'inclinant depuis les hanches, comme si une vis serrait les deux fémurs ensemble mais pas trop pour qu'ils puissent pivoter. Les plus petites — comme l'était sa mère — se lancent en entier dans les bras, les deux bras, tout le corps à l'oblique et tout le haut du corps projeté vers l'objectif des mains, soutenant les mains, les mains décident. Et celles comme elle, ni petites ni grandes, alternent, entre s'engager vers l'avant et garder les épaules retenues, à cause de la question des reins, qui n'est pas résolue, car ils ne sont jamais comme il faudrait. Avant de laver le sol, il y a le temps de la préparation, l'éponge et le chiffon. Atteindre les tringles des rideaux et le versant caché des radiateurs, leurs rainures. Secouer les plaids qu'on replie alignés aux angles. Passer la main au fond et sur les côtés des assises pour en chasser les miettes qui seront repoussées, petit à petit, vers l'extérieur, par des caresses sans intention. Puis c'est le tour des chaises, retournées têtes en bas et calées sur la table, et quatre fois, à chaque pied, le pouce qui vient lisser pour déloger un talon de poussières et de cheveux collés qui sera ensuite frotté dans l'air avec l'index, comme pour saupoudrer quelque chose. Elle s'inquiète de ce qui touche le sol, ce qui n'est pas son sujet d'habitude. Elle monte le pouf sur le fauteuil, la petite table sur la banquette. Les sabots

qui servent pour dehors sont posés par-dessus le paillason roulé sur la rambarde, ça l'empêche de glisser. La guitare, on ne sait pas trop comment, finalement glissée contre la petite table, son manche calé sur le dossier, et les cordes, en se faisant heurter, résonnent en creux. Les poubelles sont montées sur le plan de travail, elle en profite pour y passer l'éponge de haut en bas, en cercnant la pédale, les deux poubelles, celle pour le tout venant et l'autre qui sert aux emballages de lait et de yaourts, où elle ajoute une bouteille d'eau vide, écrasée jusqu'au cul en rabattant bien le bouchon pour emprisonner l'air, mais c'est souvent que le plié reprend sa forme dans un craquement. Une fois qu'elle a réduit l'emprise de ce qui touche le sol, il faut sortir le réservoir qui se déclipse puis le vider, et puis le reclipser avant de commencer à aspirer, brancher le fil à enjamber, et ne pas faire comme tous les jours, au plus pressé, mais insister, et revenir plusieurs fois en arrière, parce qu'on prévoit que chaque résidu de quoi que ce soit deviendra un problème, un ralentissement. Quelquefois en chemin nettoyer la brosse. S'arrêter pour couper entre les poils drus les fils de laine ou de coton enroulés dans la rotative. Ce qu'on enlève est aspiré tout de suite. De temps en temps, s'arrêter aussi parce qu'on a cru entendre le téléphone sonner, mais ce n'est pas vrai. Elle reprend. Elle repasse aux endroits déjà connus, et sur les taches qu'elle peut repérer à l'avance. Puis l'en-

rouleur fait ce bruit long, entre grincement et glissement, avant que l'aspirateur soit rangé. Et seulement là, elle peut commencer à laver le sol. On remplit le seau réservé à cet usage avec l'eau qu'on a laissée couler avant, pour qu'elle soit chaude, et quelques bouchons de produit, lavande, citron, eucalyptus. Ce seau possède un bec et, en travers de son ouverture, une sorte de grille large. On viendra y presser la toile, après l'avoir plongée au fond, en la maintenant très fort, de tout son poids, pendant une pause de quelques secondes. La mousse babilille. On soulève, comme si on laissait respirer, et quelques gouttes sont relâchées, avant de plaquer sur le sol d'un coup sec et d'un bloc, si possible, le rectangle tissé, de tout son long. Ensuite, qu'on soit grande ou moyenne ou petite, les mains tiennent et dirigent le manche de ce qu'on appelle parfois un racloir, ou parfois un balai espagnol, parfois on ne sait pas le nom de cette chose qu'on manipule. Les mains l'orientent, le tournent à l'angle du mur pour que la bande mouillée vienne lécher les rebords, les coins, et ensuite reviennent s'emparer du centre de la pièce. Tracer ce signe qui, en mathématique, correspond à celui de l'infini, à répéter infiniment, ou bien elles s'acharnent en allers-retours sur place, et tentent quelques virgules pour récupérer du bout du geste une peluche noire minuscule à ramener vers soi pour l'avalier. Et elles reprennent, jusqu'au soulèvement du manche, pour recommencer l'écrasement,

le poids sur la grille, le temps d'une pause limitée. Les grandes insistent sans plier les genoux, au contraire, et parfois même le haut du dos cambré, comme pour chercher de la droiture, mais pas pour se donner des airs, plutôt pour épargner les ligaments, les tendons, les épaules. Elles ne se frottent la nuque qu'à la toute fin, quand elles s'arrêtent, appuyées sur leur manche comme un cantonnier sur sa pelle, un jardinier sur son râteau, pour observer ce qui se passe, les endroits qui commencent à sécher, les reflets. Les petites essayent de ne pas glisser, c'est souvent que sa mère y allait pieds nus, et qu'entre les signes de l'infini, à l'intérieur des boucles ou par-dessus, elle voyait ses orteils dessinés sécher. Il n'y a pas de temps d'attente, en tout cas pas pour soi, on monte l'escalier pour s'occuper du linge, le ranger ou le repasser, ou s'il fait beau aller dehors chercher le courrier, ou remplir la mangeoire, ou balayer les graines sur les dalles. Et quand on a fini d'être ailleurs mais pas très loin, question de surveillance, c'est sec. Elle remet tout en place, la guitare, la table, les sabots, le paillason, les chaises. Si quelqu'un rentre quand c'est encore mouillé, elle dit ce n'est pas grave, c'est rien, et si quelqu'un traverse en chaussures et ramène des cassants de feuilles, ou si quelqu'un mange et fait des miettes, elle dit toujours c'est rien, pas grave, on le savait avant, grandes, moyennes ou petites, il y a toujours à refaire. On connaît cette sorte de marche immobile et un peu

obstinée, qui rend fière ou désolé. On ne sait pas par quelle extrémité la prendre – méditation ? Rejet ? – mais l'apprendre on l'a su, et les femmes avant soi chacune tenant la précédente se sont données ces choses à observer, presser, et comptabiliser, avec des gestes qui ressemblaient à d'autres plus admirés, comme frotter le cerne du vitrail, ou lisser le pigment sur un mur *al fresco*. Le Tancarville roule devant la fenêtre comme le chariot qui distribue les repas aux cantines. Il tourne aussi sur lui, à la façon des présentoirs de cartes postales, à l'intérieur, l'extérieur entre. Il y a le hublot embué et des pinces à linge de toutes les couleurs, les sienne qu'on ouvre, qu'on récupère sous le lit, qu'on jette à la poubelle quand le ressort saute. Le collectif et le public sont entre soi et le linge intime, il n'y a pas cette demande, cette question (qui a fait quoi et qui a inventé les gestes, pour quel usage et avec quel outil). Tancarville est une marque, tout comme Frigo – dessiné par des ingénieurs et nommé par des publicistes, une organisation diligente d'équipes de mâles qui tracent, produisent et nomment. L'un d'eux su concevoir un lavabo rectangulaire, très plat, à angles très droits, esthétiquement irréprochable, quoiqu'impossible à nettoyer, car aucune particule, miette de dentitricrice, miette de miette, presque poil ou cheveux, même poussés par l'eau, ne peut s'en aller vers la bonde, l'horizontal rectangle plat refuse, avec une gravité universelle. Dans le

placard à l'odeur de lessive, avec les images de fleurs de coton ou de bébés ravis, au fond du seau, elle range le carré de toile qu'elle nomme wassingue à vingt ans, par-tar-laver à quarante ans, serpillière à soixante ans, les mêmes mains pour des mots différents à tordre, à essorer. Elle emploie ces mots attachés à un lieu géographique sans en connaître l'histoire, contrairement à l'histoire des gestes, induite dans la mémoire des cellules – Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme) – héritées de sa lignée. Une histoire muette, parce que les vainqueurs ne pensent pas à décrire ce qu'ils ne font pas. La nouvelle a pris le seau, elle aime beaucoup l'odeur du savon de Marseille. Elle ne connaît pas Marseille. Elle ne connaît pas Acapulco et pas non plus les monts Aztèques, ni les parcs de Los Angeles, les stades du Sénégal ou les flancs des collines d'Irlande ni les rives du fleuve Ienisseï. Et les toitures de la Cité interdite lui sont interdites. Peut-être que là-bas on savonne les murs. Elle savonne le mur. Et la porte. Et le chambranle de la porte. Le tour de la poignée, avec sa vis qu'il faudrait remplacer parce qu'elle tourne sans fin, puis la poignée elle-même. L'éponge était couleur miel de thym lorsqu'elle a commencé, mais avec l'eau qui va et qui vieillit de plus en plus grisée, l'éponge devient jaune sable, ou jaune gravier, ou de ce jaune fané des canisses

de bambou quand elles ont pris la pluie dehors. À chaque fois qu'elle presse l'éponge, la mousse déborde entre ses doigts, la mousse blanche entre ses doigts gonflés et rouges de l'eau chaude, la mousse blanche d'un blanc qui redonne du frais au jaune passé du miel pour le rendre presque neuf, c'est ce qui arrive quand deux couleurs se mettent en concurrence, elles ne sont plus tout à fait elles, elles se ravivent l'une l'autre ou bien s'éteignent un peu, elles se bousculent un peu entre chacun de ses doigts rouges ou bien rosés, enflés, d'un rose plus brillant que la normale, d'un rose de chair saturée de sa chair sans peau, mais pâle à certaines pliures et traversé par les lignes bordeaux (elle ne connaît pas Bordeaux) des jointures. Elle commence par le haut, pointe des pieds, c'est une danse. Elle pivote en arches de chaque côté en sorte de balancements lents de funérailles et révérences, geste de bout de piste à gauche, respect, retour, geste bout de piste à droite et souffle accordéon, et elle retourne vivement l'éponge pour rattraper ce qui coule de savon en usant de son dos, do mi, et elle gratte, et elle retourne encore l'aplat sur son autre face molle pour reprendre l'arche plus bas, bout de piste, bout de piste, et cela structure un dessin d'arc-boutant arc-bouté, comme le haut d'un vitrail qui serait renouvelé sur sa cathédrale plate, elle ne connaît pas la basilique Santa Croce, son transept. Lorsqu'elle arrive à hauteur de ses hanches ses gestes sont moins sûrs et elle

saccade toquade, parfois l'éponge lui échappe des mains et tombe. Et puis plus bas elle s'agenouille sans penser que remonter sera plus difficile, plus difficile qu'avant, parce qu'elle oublie qu'avant elle n'avait pas à y penser, elle pense toujours qu'elle s'appelle la nouvelle, qu'on l'appelle la nouvelle, elle croit qu'elle est toujours avant, avant sa mère disait il faut de l'huile de coude, et elle avait demandé (parce qu'elle était toute neuve) on n'en a pas ? faut en acheter ? Et sa mère s'était mise à rire devant ce premier mur à savonner. Elle se souvient de la porte d'entrée ouverte exprès pour que l'air du dehors fasse sécher la peinture chair de poule, typique de cette époque, de cet autre mur d'un bleu doux et grumeleux, et par la porte ouverte elle pouvait voir la rambarde noire toute écaillée de l'escalier, le grillage rendu bossu par les pois de senteur et le virage du bout de la rue, cette rue qui maintenant n'existe plus, qui a changé de nom, ou plutôt c'est la rue suivante le lui a pris, la rue suivante a pris son nom, l'a avalé, la rue suivante a tellement écarté ses bras et ses jambes qu'elle a pris toute sa rue, pense-t-elle, jusqu'au bout, c'est pourquoi elle a perdu sa première adresse. Quand tout est sec, elle vide le seau.

Sa RUE porte le nom d'un ancien négociant en vins et alcools, conseiller municipal, maire, conseiller général, président du conseil général et sénateur, natif de la commune. Cette rue commence avant le passage à niveau dont elle longe la voie ferrée d'un côté, un restaurant chinois de l'autre séparé du passage par un terreplein où la municipalité a installé un bac à fleurs et la silhouette peinte en bleu d'un cheval à bascule. Ensuite c'est un local technique, bâtiment bas et carré, construit sur le modèle d'école des années soixante-dix, sans étage mais avec un parking. Après lui et des deux côtés, le trottoir n'est pas toujours stabilisé. Des maisons avec jardins, des haies plus ou moins taillées, des murets bas ou au contraire masquant l'habitation derrière, des grilles, hortensias et balcons, portes d'entrées en haut d'un escalier de trois marches sous une marquise, plusieurs maisons du même type, construites la même année, inspirées du même plan, un couloir central transversal coupe le bâti en deux, de l'entrée à la porte vers le jardin, et dessert une cuisine d'un côté et une salle à manger de l'autre, et à l'étage les chambres, deux, avec chacune un œil de bœuf en guise de fenêtre. Une suite de six garages surmontés d'un appartement. Des jardins avec grillages, des volets, une entrée comme une véranda remplie de cactus, une maison à parement de carrelage, un mur blanc d'où dépasse un érable pourpre, un jardin campagnard qui n'est pas d'agrément avec un chemin

de graviers qui donne accès aux emplacements carrés dédiés aux fraises, aux framboisiers et aux salades, et tout au fond le poulailler. Une maison pimpante courte sur pattes, saturée de géraniums rouges dont une potée a été placée dans le panier d'un âne de ciment. Une bâtisse plus large dont l'entrée en vitrine est surmontée d'un slogan sur panneau rose bonbon qui propose l'accompagnement et le maintien à domicile de « nos anciens ». Une grille recouverte d'une vigne, et derrière elle un camping-car sans roues le long d'une maison en pierres roses du coin. Une haie bien taillée. Une grille neuve sécurisée devant une balançoire. La voie ferrée encore. Et des maisons, et des maisons, selon le même principe, jusqu'au « parcours santé », espace boisé équipé d'un chemin ou trouver, selon un plan numéroté affiché sur un panneau entre deux arbres, des bancs, des barres parallèles (1), une corde à nœuds (2) et un pont de singe (3) réservé aux moins de six ans. La rue continue vers la bretelle qui emmène sur la voie rapide mais ne porte plus son nom. Cette rue, c'est toutes les rues que la nouvelle a pu connaître, calquée sur celle de sa petite enfance, maisons les unes à la suite des autres, séparées par un sas d'herbe ou d'arbustes, et essayant d'avoir chacune leur particularité avec telle ou telle jardinière, telle ou telle couleur de volet, un numéro en italique vissé ou peint, ou une boîte aux lettres plus ou moins accordée à ce que les habitants veulent montrer

d'eux. Des rues de locataires et de propriétaires, locataires jeunes et propriétaires d'âges médians ou retraités, attentifs à la propreté du jardin, ou reconnaissables à la poussette et aux jouets d'extérieur qui prennent la rosée du matin. Ceux qu'à la télé, ou à la radio, on dit habitants de « nos territoires » ou de « nos régions », et l'emploi du possessif ressemble à du scotch sur un parement de plâtre descellé tant le kilomètre zéro du parvis de Notre-Dame est inscrit au profond des cerveaux – hier, sur les chaînes d'info en continu, les rues de Paris étaient parcourues, célébrées, parce que la flamme olympique y passait, ce qui n'a pas donné le même « en direct » intense avec envoyé spécial jovial dans mes rues – , le nos de « nos territoires » n'est pas à nous, mais à eux dont on se demande pourquoi ils ne prennent pas leur vélo pour faire les cinquante kilomètres qui les séparent de leur travail les jours de gel, et pour qui votent-ils ? on parle d'eux, navré pour eux de leur manque de jugeote de ne pas avoir choisi de vivre en ville, c'est-à-dire à Paris, ou au moins dans une ville qui tente de lui ressembler, Bordeaux, Toulouse, Lille – même si ces villes leur donne une existence un peu étrange, mystérieuse, comment peut-on vivre en province, et fait penser à la phrase de je ne sais plus quelle aristocrate anglaise, « quel grand malheur de naître à l'étranger ». Ses rues sont périphériques. Pas du premier cercle, cette périphérie ou banlieue qui fait peur, toujours prête à

flamber, mais la périphérie lointaine, hors du cercle élargi qui reproduit la forme des galaxies. Ses rues ne vivent pas en arrondissements, et pas en agglomérations, car si elles s'agglomèrent c'est au vide. Il ne se passe rien dans ces rues, rien de capital qui fasse capitale. Si ses rues étaient des corps, ce serait des tendons, des vaisseaux sanguins, des globules, des virus. Pas des surfaces de peaux, pas de membres extérieurs, ni doigts, ni cheveux, pas de visages avec regards, et il faut habiter près d'elles, dans elles ou avec elles pour que sous l'apparence docile on voit la ténacité, la rudesse, l'amabilité, l'indifférence, la volonté de ne pas nuire comme de ne pas se faire avoir, et l'orgueil. La femme avec son chien qu'elle attachait dehors chaque matin de neuf heures à dix heures pendant qu'elle allait faire ses courses, parce que, elle l'expliquait, ce chien enfermé dans la maison éventrait ses fauteuils, et elle espérait que ça ne nous gêne pas trop, ses hurlements. L'ancien cheminot qui lui donnait de sa rhubarbe et sa recette de tarte et qui faillit prendre une branche du liquidambar sur la tête un jour de vent. Le passant de quatre-vingt-quinze ans, la voyant s'acharner sur les pissenlits, et lui disant « à la fin, vous savez, c'est eux qui gagneront ». L'ancienne infirmière vivant dans la maison de sa mère décédée et n'ayant pas d'enfant, frôlant le malaise à chaque tonte qu'elle avait la fierté de faire seule. L'électricien partant tôt le matin et rentrant tard le soir dont on ne voyait qu'un jean et

un blouson à poches. L'artiste peintre discret, riche d'une maison discrète décorée de sculptures africaines, un bassin japonais avec fontaine sur sa terrasse, doté d'un atelier offert gratuitement par la mairie dans les anciennes écuries réhabilitées pour la culture. Le chef d'entreprise qui lui louait sa maison, parce qu'il en avait une autre ici, une autre là, plusieurs appartements et « quelque chose », qu'il appelait aussi un « pied-à-terre » en Normandie. La seule doctoresse des environs, connaissant tout le monde, jeunes ou moins jeunes, vieillards, enfants, ne chômant pas, sursaturée de rendez-vous, et dont la salle d'attente consistait en six chaises mal rempaillées et un tabouret surmonté de vieux numéros de Gala. L'obligation d'y être, d'y vivre, et comme dirait sa mère « ça s'est fait comme ça s'est fait ». Elle écrit dans ces rues, avec la carrière à ciel ouvert, de craie et de briques roses, et plus haut la tache blanche et ronde comme une perle de la chapelle de Ronchamp au milieu du vert ardoise, elle écrit avec les sculptures de Sonja, son visage concentré sur le feu d'artifice quand elle soudait, elle écrit avec les plaques de verglas luisantes devant l'école, avec les pelles à neige communes à tous, et une variété de tulipes des champs en voie de raréfaction, avec l'hiver si long, le printemps durant le temps d'un battement, l'été de plomb, et le rouge de l'automne humide avant l'assommoir de l'hiver si long, et elle peut écrire aujourd'hui que les souve-

nirs de sa rue sont identiques aux souvenirs de toutes ses rues qui se ressemblent (sauf la dernière : elle n'habite plus sa rue, ni ses rues maintenant, elle est posée, comme sur une assiette de porcelaine qui ne lui appartient pas, mais ça ne change que les apparences, quand on habite ses rues on ne déménage pas). De cette rue dont elle parle en la nommant « ma rue » et en la remplissant des attributs de toutes ses rues comme on fourre ses affaires dans un sac, et ses vêtements, et les bricoles les plus intimes ou les plus nécessaires parce qu'on doit partir vite ou loin, elle n'a vécu que la surface, tant la métaphore du radeau s'y rattache, avec celle du glissement. Sa rue était un long glissement, une plaque flottante à la dérive qui ignore son mouvement, une rue tenue et maintenue en une plaque flottante qui ignore sa dérive, posée comme se pose la brume sans rien toucher, les carrefours croisés comme les doigts des mains inoccupées qu'on a placées sur ses genoux en attendant, et des bandes tressées de briques et de ciment comme en lévitation, morceaux de terre, portions d'herbes carrelées, les ouvertures des caves à quarante-cinq degrés et la pointe des toits fondue en angles droits pour cimes. Elle imagine dessous, assiette sur assiette : un sas d'air, les filets de nuages à la traîne ; une mer d'huile, rouge, prise de sommeil ; et dessous, des coulées vertes de vallées où le profond reste dans l'ombre, des rondes en bordure de cratères de graviers secs et jaunes ;

plus bas un marécage : sombre car, sans lumière, il n'est plus question de couleurs mais d'odeurs, odeurs en mouvement et aux corps souples d'animaux inconnus, leurs échines arrondies glissant à la surface et se mêlant aux herbes, noires et violettes, collées entre elles ; et plus bas, tout au centre, la coque d'un noyau d'abricot géant : une coque dure : sa texture de feutre fossile indépassable ; elle imagine qu'il y aurait symétrie sûrement ? marécage à nouveau, vallées, sommets, étendue liquide rougeoyante et ciel presque immobile, puis un autre exemplaire de sa rue, où tout serait inversé pour elle et opposé à elle, et pourtant identique, jusqu'à se croire unique à penser être seule.

IL arrive des choses aux mots comme il arrive des choses aux gens. Bienveillance a été attaqué au couteau, et tailladé. Cerise est embrassé comme on voudrait manger le signe d'un espoir. Passiflore s'allonge en mollesse de champ les yeux dans les nuages. Bienvenu, comme sa sœur Bienvenue, est vissé sur un écriteau aux quatre coins, brossé, foulé aux pieds d'un paillason, lancé fadement sur la bonnette d'un micro, postillonné sans intentions de nuire, et pourtant, bienvenu ici, vous êtes les bienvenus, en vous souhaitant la bienvenue, toujours les bienvenus, discours de bienvenue, bienvenu à la barre, bienvenu à bord, restaurant le bienvenu, enseigne le bienvenu, un pot de bienvenue, un retour bienvenu à l'orthodoxie, un soutien bienvenu à la croissance, bienvenu à tous nos adhérents, un coup de fouet bienvenu, on ne serait pas bienvenu à me disputer l'avantage, ce rappel bienvenu à l'humanité, bienvenu à alstom, pourquoi total n'est pas le bienvenu, un débat tout à fait bienvenu et nécessaire, cabaret bienvenu, cabinet bienvenu, la salle du bienvenu, la rue du bienvenu, bienvenu à la retraite, bienvenu au bébé, l'atelier de bienvenu s'organise, migrants bienvenus au pays des droits de l'homme (cette discussion a été verrouillée, vous ne pouvez plus y répondre)

LA NOUVELLE aime écouter les gens parler de ce qu'ils créent. Elle aime découvrir l'unique, la petite pierre centrale, le particulier. Elle déteste quand ce particulier n'est pas relié. Par exemple, lorsqu'il a dit : « j'ai appris très jeune que j'étais poreux, déjà par la peau, la peau écorchée aux genoux à la première chute, notre premier traumatisme ! », pendant que des images d'enfants bombardés, lacérés, explosés et affamés, étaient assez nombreuses pour que la planète cesse de dormir pendant mille ans. Elle déteste ceux qui prennent la parole pour ignorer. Elle pense que créer et parler, si ça ignore, c'est mort, c'est meurtrier.

C'ÉTAIT le temps des semaines lentes et des arrêts en bordure de forêt, avec les buses au sommet des piquets qui la regardaient faire, attentivement, tête rigide, pendant la marche sur les troncs couchés marqués de peinture rouge, et elle tenait une petite main en équilibre partant rejoindre l'autre versant, versant feuillus, et les noisetiers, les platanes, et d'autres chênes, mais les sapins, elle s'en éloignait vite, elle n'aimait pas leur air féroce et leurs épines comme des dents. C'était le temps des matins humides et le temps des chiens noirs, prisonniers, condamnés à lancer leurs voix rauques comme on jette un seau d'eau dans la rue, et puis comme elle arrivait à l'angle ils s'arrêtaient, peut-être sans plus pouvoir humer l'odeur de lessive sur soi, sans plus pouvoir entendre ses soupirs ou ses chuchotements, fais attention, tu n'as rien oublié, tu n'as pas froid, à quelle heure tu finis, et quand le bus était là la petite resserrait son manteau, elle y pensait en revenant aux chiens, qu'elle n'avait pas eu un matin éclairant comme on aurait voulu, un matin doux comme on aurait voulu, qu'on ne pouvait pas la protéger de tout, c'est ce que disaient les chiens aussi, qu'ils auraient voulu autre chose mais que personne n'y pouvait rien. C'était le temps des grands virages comme des boucles le long du parking déserté, avec son lampadaire oblique coincé dans le bitume, prêt de tomber mais ne tombant jamais, et puis plus loin la longue ligne, derrière les vitres abandonnées, de manne-

quins noirs et nus, certains aux bras levés, d'autres à qui il manquait une jambe, et qui ne regardaient pas tous dans la même direction, comme une tribu perdue qui serait bien inquiète de ne plus avoir de chef car le chef serait mort, que des cartons vidés en attente d'inventaire, et des affiches pour des soldes finies depuis des mois, et juste en face la voie rapide avec ses gros camions, leur chargement immense et blanc de corps de libellules géantes, et elle saurait plus tard ce qu'elles étaient (des éoliennes), mais elle préférait l'ignorer pour garder les insectes magiques. C'était le temps des volets bleus et des bouvreuils pivoine, cinq, rouges, tout à fait rouges, un jour posés sur fond de neige, tout à fait blanche, le temps aussi où les chardonnerets n'avaient pas peur d'aller près de la vitre avec leur air de jouet mécanique sans clé pour les remonter, le temps du froid qu'elle a tenté de fuir depuis. C'était le temps des déménagements au même endroit, des maisons successives au même endroit, deux rues d'écart, une vieille, une plus vieille et une encore plus vieille, si elle était resté là-bas elle aurait fini à trois rues de là dans un habitat troglodyte. C'était le temps des histoires éloignées qui venaient des collines plus loin, ou des étangs plus loin, comme celle de l'homme avec son cheval, un homme ne se déplaçant qu'à cheval et qui avait exigé qu'à la Poste on lui fournisse du foin et l'eau pour sa monture, car la loi l'obligeait – un décret napoléonien que personne

n'avait eu l'idée d'abroger. C'était le temps du renoncement, ou du rétrécissement, ou de l'enfermement, parce qu'elle habitait bien trop loin de la mer, bien trop loin des bordures et bien trop loin du ciel et il n'y avait rien d'autre à dire, elle aurait pu se taire pendant des siècles, personne ne l'aurait su.

À L'ENTRÉE, entre deux rangées d'hortensias, un jeu d'escalade pour les enfants – elle n'y a jamais vu d'enfants. Ici, c'est le possible qui tient lieu de squelette. La façade fait face au parking. Une orchidée défleurie, un rideau soulevé par le dos d'un cadre, une lampe près d'un bibelot indiscernable, pas de visages aux fenêtres. La première fois, l'ascenseur lui a semblé spacieux, elle n'avait pas compris que sa longueur épouse la taille d'un brancard. Elle y a lu une affichette pour le menu du jour, une autre pour les activités. La navette qui va à la mer en semaine et au marché le samedi (on doit s'inscrire). La devise du jour : un proverbe, une citation avec le plus souvent le mot « jeunesse ». Les noms sur les portes changent. Ça se fait discrètement. En général, un panonceau à l'accueil annonce une grande tristesse, cernée de noir. Une autre affiche propose une plante verte qui n'a plus de propriétaire. Dans le voisinage proche, en voyant les familles faire le vide avec leurs allers-retours, on peut récupérer une boîte à couture, un sac de rubans ou de fils à broder, une étagère. Les balcons du bâtiment Ouest donnent sur une zone en friche. Au loin, le ciel couchant sur fond de cheminées s'étire. Au premier plan, une route que personne n'utilise, sauf quelquefois des militaires qui s'entraînent à l'encerclement. Lorsqu'elle vient en visite et qu'ils sont là, elle les regarde depuis l'étage. Elle a peur d'un coup de feu qu'elle espère d'armes à blanc. Sa

mère aussi a connu des choses qu'elle espère ne plus voir.

CELLE qui était restée coincée dehors, même dedans, et qui mangeait ses ongles pour se priver de griffes. Celle qui ne restait pas assise, laissant sa place aux autres même s'il n'y avait personne. Celle qui respirait à petit feu, petit œil, petits gestes, petit espace. Celle qui mordait tout pour ne pas manquer de chair. Celle qui balançait d'un pied sur l'autre, comme prise d'une envie de bouger partir danser glisser on ne savait pas, mais qui ne se lançait pas et qui ne tombait pas non plus. Celle qui revenait de loin, ou de plus loin, plus loin encore, et qui n'expliquait ni la distance ni sa façon de parcourir. Celle qui riait comme on hurle à quelqu'un de se taire. Celle qui se couchait le soir avec le poids de trente corps. Celle qui mangeait sa salade, sauçant l'assiette comme on effacerait un message. Celle qui rentrait le dos rond, ses pensées arrondies comme elle, coulant comme elle en petits ruisseaux silencieux. Celle qui refusait qu'on la regarde, non par bravade, non plus par honte, mais parce qu'elle désirait être écoutée. Celle qu'on n'a pas vue mais qu'on connaît, et si on voyait sa photo on le saurait. Celle qui a porté des pierres, tissé, soigné – son prénom quelque part par là. Celle qui plantait des cytises à cause des grappes d'or. Celle qui avait appris le violon mais qui n'en jouait pas, devant personne, parce que, rien n'est pire, elle disait, que de saccager la lumière. Celle qui n'a pas appris à formuler.

Celle qui se balance, mangeant son ongle, jambe agitée,
puis qui d'un coup se lève, le visage sec, comme si elle
sanglotait. Celle qui marche avec dans son seul corps
tous les corps réunis et ça ne se voit pas.

ELLE s'installe au bureau pour ne pas écrire. Elle regarde. Elle ne comprend pas les toits. Elle ne comprend pas la mouette qui attend près d'une tourterelle turque. Elle ne sait pas ce qu'elles font, si elle assiste à une entente ou à guerre de position, immobiles, têtes opposées. Elle connaît mal la langue. Elle ne sait pas ce que les cloches célèbrent ni quelle cloche est actionnée, où elle a été coulée, quel décor, emblème, symbole de quel événement sur son ventre, ni comment elle est mise en mouvement, manuellement, électriquement, ni l'histoire de cet usage us et coutume de sonner les cloches. Elle sait — elle croit savoir — que la paroisse d'une église est le territoire où le son de ses cloches reste audible, elle ne sait pas imaginer comment faire le relevé cadastral d'un son. Quelqu'un parcourt les champs, un cahier à la main, et note que six pas après telle barrière ou telle pierre de légende — pierre tournante qui s'ouvre certaines nuits sur un trésor, pierre folle qui rebondit dans la campagne le soir et vient frapper à la porte des maris infidèles — on peut encore entendre sonner, ou bien il y a silence. L'endroit exact où finit le son, elle ne sais ni où le trouver ni comment l'inscrire. Chaque plume, chaque portion de chair ou d'ardoise dit quelque chose qu'elle ne sait pas écouter. Chaque description est infinie, qu'on n'a jamais fini de déplier. Elle recommence toujours de rien, depuis zéro, et ce système, existence et disparition, apparition et déploiement, brume aspirée si

vite enfuie, inqualifiable, est son système. Elle est une tache de couleur entre les toits d'ardoises, les pigeons, et les jeunes goélands cendrés. Elle pense aux deux tambours distincts dont parle une ethnologue, fabriqués selon deux techniques différentes. Pas la même essence de bois, ni les mêmes peaux. Mais surtout, ils doivent être employés pour produire des rythmes définis, déterminés et opposés, chacun le sien. Le rythme de l'un, quand la musique commencera, ne pourra pas, ne devra pas suivre le rythme de l'autre, car ces tambours sont les voix de deux divinités qui ne doivent pas se rencontrer. Sinon des choses terribles arriveront. Et bien sûr c'est trop tard. Elle croit qu'à plusieurs reprises déjà les malédictions ont eu raison, que ce n'est pas la première fois, elle croit aux couvertures couvertes de petite vérole et aux disparitions à grande échelle, elle croit au bourreau qui dut lui-même enseigner à son successeur comment couper sa propre tête et qui monta à l'échafaud, semble-t-il, sereinement, elle croit aux vies sauvées parfois, parfois, elle croit aux mémoires attaquées, car c'est toujours la mémoire qu'ils veulent faire disparaître, la mémoire d'une personne, d'un corps, et même d'un corps enfouis quand ils détruisent un cimetière, l'Histoire est leur ennemi premier, avec la langue, aussi ils dépècent les mots pour éviter ce dont on se souvient, et on se souvient bien, oui bien de tellement peu, de trop peu, l'air froid, l'air chaud dans les narines et les cheveux

coupés, on tombe. Il y a de l'ombre dans sa cour. Et puis d'un coup, parce qu'une vitre renvoie de la lumière boomerang, quelque chose brille contre le mur, elle ne sait pas ce que c'est.

LES gouttelettes sentent le savon de Marseille et encore plus de s'écraser sur le bois clair. Les lignes parallèles font des arcs de cercle réguliers, recouverts par les suivants, et les suivants, c'est arrondi et ça se superpose en se formant et en se reformant par-dessus la même armature éphémère, avec l'éponge, le peintre aussi utilise cette décoration fragile. Elle observe la mousse, les bulles collées entre elles par des lacets de blanc, des miroitements laiteux de violet et turquoise. C'est comme dehors voir les gouttes rebondir dans une flaque sur des reflets de fenêtres et de branches tordues avec l'envie d'avancer au-dessus ou bien dedans, dans cet entre-deux plat, la plaque du miroir obstacle, à se demander comment entrer. Comment entrer, on échafaude. C'est de vertige qu'il s'agit. Le temps comme une forme dans les nuages, un plumet de pollen, un ciel redécouvert, une joue tirillée. Ce qui est hors de soi compris imparfaitement, évalué imparfaitement, et parfois on trébuche sur de l'inobservable, route infinie, peluche serrée contre le cœur, les claquements d'une coque de bateau tendue sur l'aplat dur des vagues, et la côte, sous les yeux, la tête à peine raide tressaute, un mur ensoleillé, crucial et bleu, un cheval écaillé sur un manège infatigable rose et vert – il faut s'être bien préparée pour ouvrir, s'être assise plusieurs heures à regarder dehors les pinsons des arbres et les merles, avoir posé ses deux mains sur ses tempes, avoir frotté ses cheveux, s'être étiré, avoir gémi et soupi-

ré longtemps, réparé un ourlet, lu un poème d'Audre Lorde, mordillé la phalange de son petit doigt, tourné l'intérieur de sa tête en cage, pensé, écouté une parole douce à la radio, ou quelques mots exubérants, ou une phrase cannibale, renoncé à parler soi-même, parlé pour s'ordonner de renoncer à parler soi-même, et seulement dans le silence le plus poussé, le plus altruiste, celui des grandes profondeurs, qu'ouvrir devient une décision sérieuse – et le sillage ou le sillon se gorge de lumière où voir s'enfoncer dans le sol ou sous l'eau tout ce qui disparaît à mesure que s'ajoutent et s'avancent les petites trouées, petits ourlets qu'on pensait à soi seul ; et les t-shirts floqués qui se desquameraient à chaque nouvelle lessive ; et avant ça les robes à smocks, et après ça les lacets noirs autour du cou avec une perle au centre ; Pompidou mort à la télé ; le ouistiti gagné en prenant de l'essence chez Esso ; la tête ballante du chien à l'arrière des voitures, son plastique recouvert d'une sorte de velours pauvre ; la petite gymnaste roumaine et sa sortie de poutre stupéfiante, l'élan d'admiration mondial autour de son corps svelte, dompté méthodiquement, tout était à l'air libre et visible, les sauts carpés, les soleils et la maltraitance ; Eddy Merckx avait toujours gagné ; le premier train de nuit, la première cigarette ; les rues le soir après la séance de cinéma, quand tout avait été si vrai dedans et que dehors ressemblait à une scène de théâtre, comme si les façades cachaient les poutres de carton qui

les soutenaient ; les premiers trente-trois tours en couleurs ; chez Polac ils s'engueulaient tous ; les matins de verglas ; l'hiver où les canalisations avaient gelé ; l'étonnement constant d'apprendre à un âge avancé ce qui semble si simple, la puissance de la narration, la puissance de la fiction qui encourage à vivre comme une réussite ou un accomplissement de se faire appeler Monsieur et de ne pas ouvrir soi-même une porte (pourtant un nom de roi s'efface mieux que le reste, gravé au cœur d'un mastaba enfoui sous la forêt, par un scribe dont la langue n'a plus d'interlocuteur) ; l'attention quotidienne portée à un bourgeon ; sauver une araignée ; l'impression d'habiter réellement la terre un jour, sur lande violette ; les champs jaunis de pesticides qui longent la voie rapide ; continuellement, en continu, le sillon le sillage ; tant que ses yeux seront ouverts elle verra ses remous, flocons de bois, de sel et de chevelures aimées ; ses yeux une fois refermés il l'avale, elle le sait, l'enroule, la borde d'images douces et cruelles sans colère. Les cailloux blancs commencent à s'effacer dans la cour et les silhouettes des feuilles deviennent étranges lorsqu'elles sont prises par l'ombre. Les arrondis perdent leurs bords. La nuit arrive en glissement immobile et donne une teinte grise et une texture de feutre aux murs, aux pots, à la terre et aux tiges.

Le peu qu'elle a pu, elle l'a fait. Rempli son cahier de lignes. Ouvert le courrier. Fait rissoler les oignons. Elle est allée au cinéma. A dégusté le cul des fraises trempé dans le sucre. Elle a copié. Elle a ri. A mangé son chapeau, boudé, serré dans ses bras, retenu ses larmes. Acheté une chemise en soie. Tenu le guidon du petit sur son petit vélo. Et marché sur la plage. Réparé une prise électrique. Fermé les volets. Attendu le bus. Pris les médicaments de l'ordonnance. Chanté I met a man He was a good man Sailing and shoring Talking that foreign. Elle a lu le journal. A enfilé ses bottes. A bien supporté l'opération. Après, elle a dormi je crois. S'est souvenu du cidre dans les verres de cantine. Des vêtements du père mort rangés dans une valise à déposer au secours populaire pour qu'ils soient distribués et que quelqu'un fasse malgré tout marcher son pantalon. Qui voit ses veines voit sa peine. Le myosotis et puis la rose.

vosre n° de version
date de dernière mise à jour

